

AQVITANIA

TOME 24

2008

Revue interrégionale d'archéologie

Aquitaine

Limousin

Midi-Pyrénées

Poitou-Charentes

Revue publiée par la Fédération Aquitania

avec le concours financier

du Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie,

de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3,

du Centre National de la Recherche Scientifique

SOMMAIRE

AUTEURS	5
N. GOURDON-PLATEL, B. MAURIN	
Utilisation du fer des marais, encroûtement superficiel holocène, autour des sites sub-lacustres de Sanguinet (Landes)	7-20
X. RAVIER	
Pour une “archéologie linguistique” de l’aquitain : un rêve impossible ?	21-32
P. COUNILLON	
Strabon, Bourdigala et l’Aquitaine	33-39
A. BARBET, S. BUJARD, P. DAGAND, J.-FR. LEFÈVRE, L. LEMOIGNE, I. MALEYRE	
Peintures de Périgueux. Édifice de la rue des Bouquets ou la <i>Domus</i> de Vésone, IV	41-76
L. TRANOY, E. MOIZAN, C. BATIGNE VALLET, V. MATHÉ, M. DRUEZ, A. BARDOT	
La “Grande Avenue” à Barzan (17) : les acquis des premières campagnes de fouilles (2006-2008)	77-104
ANNEXE 1 - V. MATHÉ, M. DRUEZ	
Les prospections électriques de la “Grande Avenue” - Barzan	105-108
ANNEXE 2 - C. BATIGNE VALLET	
Les céramiques antiques de la “Grande Avenue” - Barzan.....	109-122
J. ANDREU PINTADO, Á. A. JORDÁN LORENZO, E. NASARRE OTÍN, M. LASUÉN ALEGRE	
Cuatro <i>cupae</i> inéditas en territorio de Vascones.....	123-138
CHR. VENDRIES	
Apollon et Marsyas sur un fragment de sarcophage de Saint-Androny (Gironde). Postures, gestuelle et attributs musicaux.....	139-154
J. MARIAN	
La demeure aristocratique de Loupiac (Gironde). Une évolution architecturale complexe entre la première moitié du 1 ^{er} siècle p.C. et le haut Moyen Âge	155-171

J. ROGER, AVEC LA COLLAB. DE J.-PH. BÉGUIN, G. DEPIERRE, PH. LOY	
L'identification de la sépulture du seigneur Roger de Brosse († 1287) à l'abbaye de Prébenoît, Creuse. Une approche pluridisciplinaire.....	173-187
ANNEXE - CHR. MOULHERAT, I. REICHE	
Les vestiges textiles et osseux de la sépulture de Roger de Brosse	189-190
G. FRANÇOIS	
Fragments de cuivre et d'émaux retrouvés du tombeau de Roger de Brosse († 1287) à Prébenoît (Creuse).....	191-204
V. GENEVIÈVE	
Les monnaies médiévales de Brion - Saint-Germain-d'Esteuil	205-211
NOTES	
J.-P. BOST	
Sur deux marques de tuiliers d'époque gallo-romaine.....	215-217
J.-P. BOST	
<i>A Caesaraugusta Benearno</i> . Remarques sur la voie d'Aspe	219-222
RÉSUMÉS DE THÈSE	
F. COLLEONI, Le territoire de la cité d'Auch dans l'Antiquité.....	225-227
S. BLAIN, Les terres cuites architecturales des églises du haut Moyen Âge dans le Nord-Ouest de la France et le Sud-Est de l'Angleterre. Application de la datation par luminescence à l'archéologie du bâti.....	229-232
MASTER	
M. DOS SANTOS, Échanges et consommation à <i>Augustoritum</i> . Les amphores de Limoges.....	235-240
NÉCROLOGIE	
ROBERT ÉTIENNE, <i>par J.-M. Roddaz</i>	243-245
MICHEL MARTINAUD, <i>par G. Colmont</i>	246-250
RECOMMANDATIONS AUX AUTEURS	257

Xavier Ravier

Pour une “archéologie linguistique” de l’aquitain : un rêve impossible ? *

RÉSUMÉ

L’expression “archéologie linguistique” ne reflète aucunement la prétention à une nouvelle orientation de la recherche : devant un univers linguistique résiduel tel que l’aquitain – une *Trümersprache*, une “langue-ruine” – la “fouille” dans les matériaux épigraphiques est la seule démarche appropriée. Ainsi a voulu faire l’auteur, en associant la comparaison des formes, leur analyse segmentale et la prise en compte des dynamiques culturelles encore perceptibles. Dans la famille des noms en *and-*, une nouvelle interprétation du toponyme *Andrest*, peut-être jusqu’ici expliqué de manière trop formelle, est proposée. Des rapprochements avec l’ibère ont paru s’imposer, dans le respect de la spécificité de chacune des langues mises en présence.

MOTS-CLÉS

langue, langue-ruine (*Trümersprache*), aquitain, ibère, théonymes, dérivations de mots, suffixes, *Er(r)iap(e-o)* / *Priapus*, *interpretatio romana*, *interpretatio aquitanica*, *Andrest*

RESUMEN

La locución “arqueología lingüística” no refleja la pretensión de proponer un nuevo eje de la investigación : frente a un universo lingüístico residual como lo es el aquitano – una *Trümersprache*, una “lengua ruina” – la “excavación” dentro de los epígrafes resulta el único trámite adecuado. Así quiso actuar el autor, al asociar comparación de las formas, segmentación de ellas y toma en cuenta de las dinámicas culturales todavía perceptibles. En la familia de las formas en *and-*, una nueva interpretación del topónimo *Andrest*, acaso explicado hasta ahora de un modo demasiado formal, es presentada. Acercamientos al ibero parecieron necesarios, naturalmente respetando a la especificidad de ambas lenguas.

PALABRAS-CLAVE

lengua, lengua-ruina (*Trümersprache*), aquitano, ibero, teónimos, derivaciones de palabras, sufijos, *Er(r)iap(e-o)* / *Priapus*, *interpretatio romana*, *interpretatio aquitanica*, *Andrest*

* Dans le présent travail, est abondamment cité l’ouvrage de Joaquín Gorrochategui Churruga, *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania* : il est désigné par l’abréviation “Gorr.E”, accompagnée selon les cas du n° de la page ou du n° attribué par l’auteur aux articles dans la partie de son livre consacrée à l’examen des formes aquitaines. Pour le vol. XIII du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (par O. Hirschfeld), on use de l’abréviation habituelle *CIL*. Des références sont également faites à Pierre Wüilleumier, *Inscriptions latines des Trois Gaules*, Paris, 1963, abrégé *ILTG*.

Le mot “archéologie” dans le titre de la présente contribution n’est pas un abus de langage : suggéré par J.-P. Bost et accepté par moi, il tient tout simplement au fait que la première partie de ce vocable désigne ce qui fut antérieurement concernant l’activité humaine comme génératrice d’objets physiques aussi bien que de manifestations situées entre le matériel et l’immatériel : bref il s’agit, sous les diverses gangues de leur enfouissement, d’atteindre des choses de natures très diverses, mais qui ont en commun de dire ce qu’il a pu en être en particulier des comportements langagiers dans des périodes qui ont été cruciales pour nos régions.

Que l’on me permette de décrire ma démarche, que je ne tiens évidemment pas pour totalement originale.

Dans mon travail du numéro 50-51 (2009) de la *Nouvelle Revue d’Onomastique*, qui sera publié sous le titre “*Iluro / Oloron : une problématique épuisée ?*”, je tente de montrer comment une analyse visant les processus d’élargissement des formes et pas seulement leurs combinaisons ou hybridations avec d’autres est susceptible de nous éclairer dans le cas d’une *Trümersprache* (“langue-ruine”) comme l’aquitain sur l’origine et le sens d’un toponyme jusqu’ici dépourvu d’explication satisfaisante : il s’agit en l’occurrence du nom de la célèbre cité bigourdane, *Lourdes* – soit [lurda] dans la prononciation idiomatique donc gasconne locale – lieu et vocable dont il sera plus loin question. Du fait de l’orientation que je viens d’évoquer, j’ai eu donc tout naturellement à traiter des modes de dérivation qui ont été ou pu être à l’œuvre dans l’apparition de la forme en question. Mon commentaire prendra en partie une forme progressive, allant des formes les plus brèves à celles qui paraissent offrir un degré plus fort et même maximal de complexité : cette manière de faire permettra, je l’espère, de réunir deux sortes de considérations, celles qui tiennent aux contenus et celles qui ont trait à quelques aspects de la langue porteuse de ces contenus.

FORMES DE COMPLEXITÉ RÉDUITE : FONDÉES SUR DES RADICAUX OU DES THÈMES PRIMAIRES

Dans la présente rubrique, deux cas retiendront l’attention, celui de ERGE et celui de E(R)RIAPE / E(R)RIAPO : ils ont l’avantage d’être l’un et l’autre

des théonymes, ce qui est de nature à favoriser la comparaison.

ERGE

Pour ce qui est du premier, il fait l’objet de 24 articles dans l’ouvrage de Gorrochategui, les restitutions de graphèmes disparus ne faisant pas problème¹. Il s’agit d’un théonyme dont une moisson abondante avait été faite dans la commune de Montsérié² et dans quelques autres endroits de la vallée de la Neste. Le datif latin *deo*, antéposé ou postposé, accompagne le nom indigène 17 fois, ce dernier apparaissant seul 6 fois. De plus, l’unique variante ERGEANO³, venue du gisement de Montsérié, entre dans l’inventaire. Quant à la finale -e Gorrochategui la considère comme une désinence de datif, ce qui n’a rien d’impossible concernant des formes aquitaines. Je me demande cependant si le -e en question ne serait pas, au moins originellement, une voyelle thématique elle-même aquitaine : notons à ce sujet que le -ano de la variante *Ergeano* vient immédiatement après un e, c’est-à-dire semble venir s’ajouter à un élément -e final propre à la forme indigène. Pour ce qui est de -ano, j’ai peine à croire qu’il puisse être le latin -anu(m) au datif : Gorrochategui lui-même reste très prudent sur le sujet. Dès lors, deux partis se présentent : celui d’un suffixe indigène -an ayant effectivement reçu la désinence latine de datif ; ou bien celui d’une forme suffixale purement aquitaine -ano, que Gorrochategui rapproche de ses possibles variantes -anno, dans *Orgoanno*⁴, *Toutanno*, premier segment de *Toutannorigis*⁵. La juxtaposition pure et simple de -ano à *Erge*, avec, comme cela a été souligné ci-dessus, conservation du e final amène toutefois à se demander si ledit -ano ne serait pas un constituant de même statut linguistique que *Erge*, ce qui signifierait que l’on aurait affaire à un composé ; quant à la voyelle finale de celui-ci, elle pourrait représenter le

1- Gorr.E 508 à 513 (respectivement CIL, 181, 198, 204, 190, 202, 207).

2- H^{tes}.Pyr., c^{on} de Saint-Laurent-de-Neste. Montsérié ([mũnsi’rɛ] dans la prononciation gasconne contemporaine) : la partie finale duquel -érié ([i’rɛ]) a été expliquée comme précédant de *Erge*.

3- Gorr.E 507 (CIL, 197).

4- Gorr.E 271 (CIL, 80). Inscription perdue : trouvée à *Boucou*, partie de la commune de Sauveterre-de-Comminges (H^{tes}.G^{nc}).

5- Gorr.E 365 (CIL, 17). Rappelons l’appartenance celtique de *Touto*.

suffixe non indoeuropéen *-o*, que l'on retrouve dans *Barcino*, *Castulo*, *Iesso*, *Lauro*, *Iluro* etc., toponymes de la partie elle-même originellement non indoeuropéenne de la péninsule Ibérique⁶. Si ce qui vient d'être exposé mérite d'être pris en considération, *-ano* et *-anno* prennent alors figure d'un simple couple de variantes dont le statut linguistique semble être celui d'un morphème apparemment non suffixal et peut-être de nature lexicale ou adjectivale.

E(R)RIAP(E/-O)

Le second de nos théonymes provient du fameux sanctuaire rupestre de Saint-Béat (H^{re}-G^{ne}) dit *Malh de las Figuas* : Gorrochategui rappelle qu'il s'agit d'une carrière de pierre, "centro de primer orden durante época imperial en producción de mármoles" écrit-il à juste titre⁷. Les formes appartiennent par conséquent à un seul et même lieu, mais elle comportent des variantes dont voici la liste (le nombre des variantes et indiqué immédiatement à la suite de chacune d'elles) : ERIAPE 1 ; ERIAPO 2 ; ERIAPE 3 ; ERRIAPO 6 ; ERRIAPPO 3 ; ERIAP 1⁸ ; il faut ajouter ERR[et ER[⁹, toutes deux de la même origine que les précédentes, cette localisation autorisant ce qui reste d'elles à être joint à l'inventaire. Précisons également que le terme *deo* est antéposé dans 7 cas, postposé dans 4 et absent dans 5, ERR[et ER[n'entrant pas dans ce décompte. Ainsi que l'indique Gorrochategui, les formes "complètes" présentent à l'évidence "una desinencia *-e*, de origen indígena, alternado con *-o* latina", relevée dans d'autres inscriptions aquitaines : la variante ERIAP, avec finale consonantique, conforte l'idée d'un élément désinentiel pour *-e* comme il l'est sans aucun doute pour *-o* ; signalons aussi que *deo*, quand il est utilisé, précède ou suit aussi bien les formes en *-e* que celles en *-o*, ce qui tendrait à montrer que les inscriptions portant les formes plus haut citées ont été réalisées alors que la diglossie aquitano-latine en était à une phase de plein rendement, "l'unité de temps" – évidemment relative – s'ajoutant donc ici à l'unité de lieu.

Les explications données par Gorrochategui à propos de ce théonyme sont d'un intérêt majeur et me paraissent difficilement récusables en raison de leur cohérence. Elles ont le mérite d'amener la réflexion à la rencontre, d'une part de ce qui était advenu du point de vue du langage durant la phase de diglossie aquitano-latine, d'autre part des échanges qui s'étaient établis entre les figures des divinités autochtones et celles des Romains : autrement dit, des faits susceptibles d'attirer l'attention des linguistes aussi bien que des historiens et des archéologues. Gorrochategui pense donc que le théonyme *E(r)riap(e, o)* n'est pas autre chose qu'une adaptation en langue aquitaine du *Prīāpus* latin, lui-même emprunt du grec *Πρίαπος* : le consonantisme initial de la forme latine, dit-il, "al ser asimilado por los indígenas, quedaría destruido del mismo modo que lat. pl-, fl- pasaron a l- (*landatu* "planter", *lore* "flor"), dando una r- que como en vasc. *erota* "molino" (lat. *rota*), recibió una e- epentética¹⁰". Cette référence à la diachronie du basque est d'autant mieux venue que le processus en question va se poursuivre à la phase romane : il s'agit de la voyelle prosthétique *a* que gascon et aragonais ont développé eux aussi devant *r* fort initial [rr], comme par ex. dans le continuateur de RIDERE, gasc. *ariser* [a'rrize], arag. *areguir* [arre'gir]. Les deux idiomes ne peuvent avoir reçu cette tendance articulatoire que du substrat que l'Aquitaine et l'Aragon prélatins leur avait léguée¹¹. Dans les formes du théonyme portées par les inscriptions, la dualité graphique *err-* / *er-* pourrait montrer que certains des graveurs, ceux qui mettaient en œuvre le digraphe *rr* étaient particulièrement sensibles au caractère fort du phonème, en tout cas le percevaient comme tel ; il apparaît aussi que dans le cadre de la diglossie aquitano-latine, le passage de *Priapus* à *E(r)riap(e/-o)* ou l'inverse devait se faire de manière naturelle, appartenir donc au registre de la pratique linguistique normale ; bien mieux, on a le sentiment que s'agissant des attributs des dieux, à côté de la célèbre *interpretatio romana* avec *E(r)riap(e/-o)* vs *Priapus* on se trouve en présence d'un processus antithétique, pour lequel je propose la dénomination *interpretatio aquitanica* ou, si l'on préfère, *interpretatio indigena*. Je suis même tenté d'aller jusqu'à écrire que

6- Vallejo Ruiz 2004, 143 et suiv.

7- Gorr.E 531.

8- Gor.E respect. 514 (ILTG, 5) ; 515, 516 (ILTG, 7, 19) ; 517, 518, 519 (ILTG 3, 19, 17) ; 520, 521, 522, 523, 524, 525 (6, 2, perdue = Gor.E 522), 4, 12, 13 ; 526, 527, 528 (ILTG, 14, 10, 11) ; 529 (ILTG, 8).

9- Gor.E respect. 530 (ILTG 15), 531 (ILTG 16).

10- Gor.E 531.

11- Rohlf's 1970, § 465 ; Alvar 1953, § 81 et 102.

par ses moyens morphophonologiques propres et au profit de ses usagers, la langue autochtone a pleinement acculturé une divinité de la puissance générative universelle : on a l'impression sous ce rapport qu'une partie à égalité se jouait parfois entre la parole originelle et celle qui avait été importée, que des échanges non négligeables avaient lieu entre deux cultures et que ceux-ci s'étaient poursuivis assez tard. Bref, en cette affaire "archéologie" du fait linguistique et archéologie des vestiges matériels se rejoignent ici pleinement.

L'objectivité oblige cependant à reconnaître qu'avec les données dont il vient d'être question, nous sommes en présence d'un fait exceptionnel – c'est à cause de l'exception elle-même qu'il est particulièrement significatif. Dans les lieux où *E(r)riap(e-o)* a été autrefois honoré et plus précisément dans la carrière du *Malh de las Figuras*, sont apparues deux dédicaces à *Silvanus*¹², ce qui montre qu'une divinité comparable par ses attributs à *E(r)riap(e-o)-Priapus* pouvait s'imposer sous une vêtue linguistique purement latine.

Gorrochategui souligne en effet qu'on n'a pas la moindre attestation d'inscriptions votives qui auraient été ou pu être **Erge Marti* ou **Erriapo Silvano*. Regardons-y de plus près. *Erge* provient pourtant d'un lieu où ont été aussi trouvés cinq autels dédiés à *Mars*¹³, à savoir Montsérié, "lo que ha hecho pensar, explique Gorrochategui, que la divinidad indígena estaría asimilada a Marte de alguna manera"¹⁴. Mais aucun de ces autels ne porte **Erge Marti*, de même que dans le sanctuaire rupestre du *Malh de las Figuras*, on ne relève pas le moindre **Erriapo Silvano* ; de plus, deux inscriptions publiées par Wuilleumier nous apprennent qu'un certain *Tauricus* fils de *Taurinus* (... *Taurini filius*...), à l'évidence un dévot de *Silvanus* et d'*E(r)riape /-o*, voulant honorer ces deux divinités prend soin de faire une offrande à chacune d'elles¹⁵ : ce qui signifie que l'*interpretatio romana*, qui aurait pu effectivement donner naissance à un **Erriapo Silvano*, ne s'était même pas mise en route. À l'inverse, deux autels d'un même quartier de la vallée de Louron sont dédiés au dieu *Arixo*¹⁶, théonyme

d'une incontestable aquitanité, mais sur l'un de ces deux monuments on lit *Marti Arixoni*¹⁷, c'est-à-dire une formulation du type *Herculi Ilunno Andose*.

De ce qui précède, il ressort finalement que les deux univers linguistiques en présence pouvaient aussi bien se limiter réciproquement qu'entrer en symbiose : les motivations de ceux qui faisaient procéder à l'élaboration d'un autel pouvaient évidemment être d'ordre collectif ou personnel, sans que l'on puisse en dire davantage.

Un autre fait qui mérite d'être rappelé : le recours, pour désigner un équipement cultuel, aux termes latins *templum* et *fanum*, dans le formulaire des inscriptions aquitaines. Nous avons des exemples, non seulement dans le bassin supérieur de la Garonne et la zone limitrophe des collines prépyrénéennes, mais aussi à Tardets (Pyr.-Atl.) où nous avons un exemple significatif, "*Fano HERAVSCORRITSE-HE sacrum*"¹⁸. : cette formulation est d'autant plus intéressante que le désignatif latin du lieu de culte est associé à une divinité purement indigète car le nom qui suit *fano* est très vraisemblablement celui d'un "dieu Porc ou Sanglier"¹⁹. La réunion dans un énoncé dédicatoire peut aller plus loin et réunir un vocable latin plutôt abstrait exprimant la conception de l'être divin dans la pensée des conquérants de la Gaule au nom d'un dieu autochtone : il en va ainsi avec "*LAHE nu[m]i[ni]*"²⁰. Tout cela montre bien que "l'acculturation" des populations passées sous le contrôle de Rome n'a sûrement pas été un processus unilinéaire mais a été faite d'une multitude d'interactions et que son aboutissement n'a pu avoir lieu qu'après une multiplicité d'événements impliquant la vie matérielle aussi bien que spirituelle.

Reste à évoquer un problème qui concerne à la fois la théonymie en particulier et la toponymie : celui de l'origine du nom de l'ensemble orographique qui se trouve à l'ouest immédiat de Saint-Béat et que les cartes officielles nomment "Montagne de Rié". Il se trouve que M. Labrousse²¹ et d'autres ont vu dans *Rié* le continuateur direct d'*E(r)riape /-o*, ce qui impliquerait que l'on aurait ici affaire à une divinité

12- Gor.E 531 (ILTG, 16).

13- CIL, 209 à 213.

14- Gor.E 513 et CIL, 209 à 213.

15- ILTG, 21, 22.

16- CIL, 365.

17- CIL, 366.

18- CIL, 409. Cf. aussi "Templ[o] ERGE" : CIL, 195.

19- Pour les "dieux Sangliers ou Porcs" dans le monde celtique, Lacroix 2007, 118-121.

20- CIL, 142.

21- Labrousse 1949.

des lieux élevés, ce qui a priori n'a rien d'excessif si l'on tient compte de formations telles que *MONTI-BUS AGEIONI*²², *Capo Jovo* (Corse ; ... *Jovo* < *JOVEM*), *Col de Jau* (Aude ; *Jau* : même origine que le précédent)²³, etc. Une difficulté tout de même : que serait devenue dans *Rié* la prosthèse vocalique d'*E(ɾ)* *riape* /-o, dont le *e* aurait pu, en domaine roman gascon, se réaliser normalement en *a*- et donner lieu à un *Arrié* [*a'rrie] ? Le problème est d'autant plus épineux que dans la zone où le dieu indigète *E(ɾ)* *riape* /-o était autrefois l'objet d'un culte, le processus de renforcement prosthétique est très présent dans le gascon local²⁴, ce qui pourrait une fois encore faire songer à une tendance du parler demeurée comme un reflet d'un univers linguistique antérieur.

FORMES "COMPLEXES" ET PROCESSUS DÉRIVATIONNELS

Ma démarche, même si elle continue à se situer dans le cadre de "l'archéologie linguistique", va prendre une orientation différente de ce qui a été exposé jusqu'ici. Ainsi que je l'avais exposé dès l'introduction, mon propos va être dorénavant de chercher à déterminer comment des constituants linguistiques "simples" – radicaux seuls ou assortis d'une marque thématique – ont acquis des extensions grammaticales propres à les rendre porteurs d'une information plus forte ou plus circonstanciée. Reprenons le théonyme plus haut cité *Herauscorritsehe*, dont tout indique qu'il est décomposable en trois éléments : *Heraus-corrits-sehe*. Le premier d'entre eux, *Heraus*, est certainement, comme on l'a déjà dit, à rattacher au radical qui est aussi celui du basque *herauts* "verrat", lequel semble déterminé par *-corrits-*, que l'on rencontre dans d'autres noms aquitains et qui pourrait avoir une fonction adjectivale ; quant à *-sehe*, en finale, son statut est resté jusqu'à maintenant imprécis : peut-être une désinence dont le sens et la fonction nous échappent²⁵. Cet exemple montre que les éclaircissements que l'on peut espérer retirer d'un tel examen restent évidemment probléma-

tiques dans de très nombreux cas, mais que pourtant quelques lumières ne sauraient pour autant ne pas se manifester : il est clair à cet égard que le nom du porc mâle dans *Herauscorritsehe* constitue un fait apte à appeler un examen de la forme du point de vue de l'histoire culturelle et religieuse.

Je raisonnerai ici encore sur deux exemples, qui me paraissent correspondre à deux grilles distinctes quant aux transformations et adjonctions dont un radical de toponyme a pu faire l'objet dans l'Aquitaine prélatine : on va voir que l'on peut aboutir à deux sortes de résultats. Dans le premier des cas, il ne sera pas possible d'aller plus loin qu'un constat d'incomplétude de la démarche entreprise, même si un schéma structural a pu être dégagé ; dans le second, l'examen des faits permettra de rectifier à propos d'un toponyme bigourdan un résultat que l'on tenait pour hautement probable et de proposer à son sujet une explication rendue accessible par la mise en valeur d'un processus intrinsèquement linguistique.

LA BASE **BON(N)*- ET SES EXPANSIONS OU SES CORRÉLATS

Un anthroponyme qui se caractérise par la variété de ses dérivations, auxquelles s'ajoute une composition. Les dérivations sont toutes de type suffixal, la base ainsi obtenue se trouvant très souvent accommodée à la flexion nominale latine.

La base se présente munie d'une ou deux nasales : Gorrochategui observe que la gémination de ces graphèmes intervient "ante las desinencias casuales latinas", lesquelles commencent nécessairement par une voyelle, et n'a pas lieu devant une autre consonne : il pourrait donc d'agir d'un essai de notation d'une variante contextuelle, dans le sens phonologique du terme : si bien, pour ne prendre qu'un exemple, qu'à *Bontar* s'oppose ou s'opposerait *Bonnae*.

Dans les expansions de cette base, la suffixation semble avoir joué un rôle prédominant et elle serait à l'origine de *Boncoкси*, *Bonexsi*, *Bonnae*, *Bonnexis*, *Bontar*, *Bonten*, *Bonnoris*, *Bonxi*, *Bonxsoni*, *Bonnxsus*, *Bon-*

22- Baudéan, aux environs de Bagnères-de-Bigorre : Gor.E : 436 (CIL, 383).

23- Cf. également dans l'Aude *Fanjeaux* < *FANUM JOVIS*.

24- Séguy 1973, cartes 2129 et 2130.

25- Gor.E 542.

xus, Bontos[(pour Bontossus ou Bontossi)²⁶. Examinons maintenant la liste des éléments que Gorrochategui considère comme des suffixes de *bon(n) et faisons-le dans l'ordre de la liste, en précisant que les finales absolues -i, -is, -ae, -us sont celles de la flexion casuelle latine (déclin. 1 à 3), soit nominatifs -us et -is et datifs -i et -ae :

1) -coxi (morphème complexe selon Gorrochategui, addition de -c(co-n)- et de -xs- : -c(co-n)- déduit de formes comme Belex-co-nis, Sembe-coni ; -xs-. Lafon avait pour sa part proposé un suffixe -cox- qu'il assimilait à celui du basque -coz, attesté par les sources médiévales : Obecoz, Blascoz, etc., équivalence que Gorrochategui met en doute ;

2) Bonexsi, comme le souligne Gorrochategui est évidemment l'identique de Bonnexis : ce nom, tel que l'épigraphe nous le livre, me semble justifier le point de vue de Gorrochategui dont on vient de voir au § précédent qu'il fait de -xsi (et de sa variante -xi), dont la voyelle a très probablement attiré la désinence latine -is, un morphème autonome ;

3) Pour Michelena et Gorrochategui, la présence d'un suffixe -tar- dans Bontar et d'un suffixe -ten- dans Bonten est hors de doute, d'autres formes aquitaines confirmant selon eux l'existence de ces deux morphèmes, par ex. Halscotarris Hahanten²⁷. L'évidente autochtonie des formes dans lesquelles on les trouve n'a pas empêché des alignements sur la flexion latine : le -is de Hascolt-arris est un nominatif. Bontar et Bonten ont échappé, eux, à ce conditionnement latinisant et fonctionnent comme des nominatifs sujets dans les inscriptions qui les contiennent.

Il est intéressant de signaler dans la toponymie gasconne l'existence d'un village du nom de Lustar (H^{tes}-Pyr., canton de Trie-sur-Baïse), [lyʃtar] dans la prononciation idiomatique actuelle. Ainsi que je l'avais naguère montré²⁸, la persistance du phonème [r] en finale absolue de forme, comme c'est ici le cas, est l'indice d'un archaïsme nous ramenant à l'épo-

que préromane et qui s'est perpétué non seulement dans des toponymes prélatins mais aussi dans des mots d'origine latine où le -r venu en finale à la phase romane aurait dû le plus souvent s'effacer : ainsi CARRU > car "char" est réalisé [ka] à côté de [kar] en domaine gascon. On notera à ce sujet que des dérivés romans de Lustar, attestés à l'époque médiévale, nous sont parvenus dans des graphies comme Lustarrio (1383), Lustared (v. 1136-1138), Lustarret, lesquelles, latinisantes ou romanes, renvoient à un phonétisme très ancien.

Des formes en -tar sont également connues de l'ibère. Citons **𐤃𐤕𐤁𐤌𐤕𐤃** Arseetar où -tar joue le rôle de suffixe ethnique de **𐤁𐤓𐤕𐤁** Arse "Sagonte", d'où Arseetar "Sagontin"²⁹ ; bartar et aussi Urcestar³⁰, dont Palomar Lapesa, à la suite de Schuchardt, s'était autrefois occupé³¹. Il pense que le bar- de bartar "es posiblement un nombre personal", reprenant en cela une idée commune de Caro-Baroja et de Tovar et fournissant à l'appui une liste d'anthroponymes comportant ce même radical "quiza idéntico al de los de la zona indoeuropeizada", lequel répondrait à un sémantisme "sobresalir, destacarse"³² ; quant à -tar, l'auteur rappelle que Schuchardt "identifica este sufijo con el vasco -tar para la formación de étnicos" et ajoutant : "En el mismo sentido, [van] Tovar y Caro-Baroja, quien piensa también en el demostrativo alejado vasco *(h)ar y enumera paralelos aquitanos y vascos medievales"³³. Mentionnons aussi Urcestar³⁴ à l'élément final duquel Schuchardt accordait aussi une signification ethnique : je me permets d'ajouter au propos de l'illustre savant que le -es- qui précède -tar pourrait être également un suffixe, du type voyelle + s, comparable au fameux -os aquitain dont il va être question ci-après³⁵.

29- Tovar 1951, 291 ; Villar 2000, 356. Rappelons que Ptolémée II.6.62 donne ce nom sous la forme Ἄρσαι.

30- CIL, II, 2067.

31- Palomar-Lapesa 1960, 385, § 108.

32- Il y a incertitude pour la transcription de la forme ibérique ; l'auteur propose une racine *bahr-

33- Palomar Lapesa, *ibid.* Il faut savoir que -tar du basque actuel possède une variante -ar : il en allait de même en ibère, par ex. dans Luspanar (Bronze d'Ascoli).

34- CIL, II, 2067 (Pinos Puente).

35- Sur ce matériel suffixal voyelle + s, voir Hubschmid 1961. Le recensement proposé par l'auteur et les indications qu'il donne sur l'extension géographique des morphèmes concernés gardent à mon avis toute leur valeur en dépit des années qui ont passé : v. en particulier les p. 257 et suiv. "Personen und Ortsnamen".

26- Respect. Gor.E 94 (CIL, 134), 96 (CIL, 178), 99 (CIL, 179), 100 (CIL, 71, ILTG 34), 103 (CIL, 342), 104 (CIL, 191), 101 (CIL, 267), 106 (CIL, 11016), 108 (CIL, 326), 109 (CIL, 260), 110 (CIL, 223), Bontos[: absent du CIL, mais Gor.E 105.

27- Michelena 1954, 416-417 ; Gor.E 103 et 104.

28- Ravier 1985.

4) Une restitution *Bontos-sus* ou *Bontos-si* pour *Bontos*], n'a rien d'anormal. Elle permet à première vue de dégager un composant *-toss* fléchi en *-tossus*, que Gorrochategui qualifie aussi de suffixe, alléguant *Bortossi* (gén.) d'une stèle funéraire conservée à Auch³⁶ : l'auteur, de surcroît, propose pour les deux premiers composants de cette forme une analyse *Bor-t(o)*. Personnellement, ce point de vue m'inspire une question, que je soumetts telle qu'elle m'est venue à l'esprit. À côté d'une base *Bon(n)*, dont la légitimité ne fait pas problème – elle est du reste confirmée par *Boni*³⁷ –, ne devrait-on pas se demander si le radical de *Bontos*] ne serait pas en réalité un *bont*, distinct de *bon(n)* et auquel aurait été directement rattaché le suffixe *-oss* ?³⁸ Quant à *Bortossi* < *Bortossus*, pour lequel une remarque similaire pourrait être faite, Gorrochategui estime que l'on serait en présence d'une transposition aquitaine de *Fortis*, opinion dont Villar a tiré argument en faveur de ce qu'il professe au sujet du *-os(s)* aquitain dont les investigateurs auraient, d'après lui, exagéré la présence et l'importance linguistique³⁹.

5) *Bonbelex* est une forme composée, dont l'élément *-belex* est à juste titre identifié avec l'anthroponyme *Belex* d'un autel du Musée de Luchon⁴⁰ ; Gorrochategui en dit ce que voici :

"Uno de los nombres aquitanos que con sus derivados y compuestos está documentado en toda la Aquitania, tanto en los Pirineos como en la llanura, en territorio de les Ausci, cf. *Belexeia* en Auch y (*Har*)*belesteg* en Sos".

Notre collègue et ami consacre un développement très documenté aux problèmes posés par ce nom auquel nous renvoyons le lecteur. S'agissant du sens, une valeur adjectivale "noir" est presque communément acceptée, elle-même liée au signifié "corbeau", de la racine *bel*, idée que Schuchardt avait déjà émise en se référant au basque *bele*, nom

du volatile en question. L'élément *-belex*, potposé à *Bon-*, est très certainement concerné ici au premier chef, si bien que *Bonbelex* pourrait se comprendre "Bon- (le) noir, l'obscur". Il se trouve que l'anthroponymie médiévale est marquée par le recours fréquent à *bel*, comme l'avait signalé Luchaire, et ce même dans des zones actuellement romanes : *Belza* (Leyre, 1072), *Eneco Belza* (Leyre, 1094), *Eximino Belza* (cartulaire de Sordes), *Garcie Belce de Aurt* (cart. de Sordes), *Seibelce* (comme les deux précédents ; la traduction de la forme : "vautour noir" ; le basque actuel possède encore pour le vautour le vocable *sei* ou *sai*)⁴¹.

Essayons de récapituler. Mis à part *Belex* dont il vient d'être question et qui entre dans une forme composée, nous n'avons guère d'informations d'ordre sémantique sur les anthroponymes relevant de la base *bon(n)* et qui sont assortis d'un suffixe. La réflexion que l'on peut conduire sur les noms comme *Bonsilex*, *Bontar*, etc. dans ce qui précède ne saurait donc aller plus loin qu'un constat morphologique ou grammatical, réduit finalement à l'inventaire des racines et des outils qui ont permis l'expansion de celles-ci. Aurons-nous plus de chance avec le toponyme qui va maintenant retenir notre attention ? Le savoir n'existe pas sans l'incomplétude et donc cohabite nécessairement avec elle.

LA OU LES BASES AND-

Cet élément est très présent dans le matériel onomastique aquitain, mais la question est de savoir s'il s'agit d'un radical unique ayant fini par renvoyer à deux signifiés distincts ou si l'on ne serait pas face à deux radicaux eux-mêmes distincts en dépit de leur similitude formelle. En effet, à côté du théonyme mais aussi anthroponyme *Andos* et de ses dérivés, composés autochtones et adaptations latinisantes⁴², les inscriptions portent *Andere* dont il est parfaitement établi qu'il est toujours un nom de femme⁴³. De plus, *Andere*, fait figure de constituant principal de l'*Andereni* d'une stèle funéraire des environs de

36- Musée d'Auch : Gor.E 119 (CIL, 443).

37- Sur un autel de Montauban-de-Luchon (H^{ic}-G^{ne}), Gor.E 97 (ILTG, 116), gén. masc. sg. dont le corrélat fém. *Bonnae* a déjà été cité.

38- Gor.E 105 rattache *Bontos*] à un radical *bon(n)*.

39- Villar & Prósper 2005 ; le chapitre en question est intitulé "Los topónimos modernos en -ós, -osse, -ost, -oust, -oz ; -oz, -oze, -otz ; -ués, etc".

40- Trouvé à Cardeilhac (H^{ic}-G^{ne}) : Gor.E : 75 (CIL, 167).

41- Gorrochategui fait également état de ces données.

42- Gor.E 26 à 46 (anthroponymes), 445 à 448 (théonymes).

43- Gor.E 18 à 26 : anthroponyme ANDERE et dérivés ou corrélats. Pour la genre fém. v. en particulier Gor.E 18.

Saint-Gaudens⁴⁴, ce second possédant en outre une variante *Annereni*⁴⁵ qui résulte d'un processus dont il sera plus loin question.

Il n'est évidemment pas question de s'abandonner ici à la naïveté qui consisterait à attribuer à la base *and-* une unicité, sémantique ou d'appartenance linguistique, totale : nous continuons par conséquent à œuvrer en fonction de matériaux qui jusqu'ici n'ont livré à la connaissance qu'une partie de leurs ressources, mais en nous efforçant de préserver la rectitude des déductions ou inductions et en mettant à contribution la géographie des formes. Cf. aussi Villar : *and- / ant-*.

La réflexion portera sur deux toponymes de la zone aquitaine qui ont en commun un constituant *and-* sur lequel je proposerai quelques réflexions : *Andrein*, localité du canton de Sauveterre-de-Béarn (Pyr.-Atl. ; [an'drejn] dans la prononciation idiomatique) et *Andrest*, canton de Vic-en-Bigorre (H^{tes}-Pyr. ; idiomatiquement : [an'drest, ann'drest, an'dreʃ]⁴⁶). Dans *Andrein* Dauzat et Rostaing voyaient le continuateur "d'un nom d'homme germanique, prob. wisigotique *Andahari* et suff. germ. '-ing.' " : nous allons voir que cette explication a pris une mauvaise route, eu égard à certaines données révélées par la recherche. Pour ce qui est d'*Andrest*, Dauzat et Rostaing aussi bien que l'abbé Nègre restent muets sur la question. Rohlfs en appelle à l'anthroponyme gaulois *Andus*. R. Aymard⁴⁷ reprend cette explication. Les auteurs du *Dictionnaire toponymique des communes des Hautes-Pyrénées* proposent les partis auxquels, selon eux, on pourrait éventuellement être tenté de se rallier en cette affaire. Citons :

"Le suffixe *-est* est probablement aquitain. Quant au radical, il s'agit vraisemblablement d'un NP, soit le gaulois *Andus*, soit *Andere* apparenté au basque *andere* (épouse, maîtresse de maison), soit le chrétien *Andreas*", la conclusion étant formulée comme suit :

44- Gor.E 19 (*CIL*, 169)

45- Stèle trouvée aux environs de Toulouse. Gor.E 50 (*CIL*, 11004).

46- Une nasalisation plus ou moins poussée du [a] initial est possible dans cette sorte de mots. Le [ʃ] de la prononciation actuelle du nom d'*Andrest* (troisième transcription phonétique) est dû à une tendance d'une partie du gascon à prononcer les sifflantes sourdes comme des chuintantes.

47- Aymard 1996. L'auteur indique qu'il reprend le point de vue de Rohlfs : il ne m'a pas été possible de retrouver la référence voulue dans les travaux du romaniste allemand.

"Étymologie : obscur. Peut-être NP aquitain *Andere* et suffixe aquitain *-est*".

Essayons de voir d'abord ce qu'il en est d'*Andrein* : son aquitanité originelle et donc sa "prélatinité". Le *-ein* de la graphie officielle est l'artifice par lequel est représenté le [ejɲ] de la syllabe finale des noms qui le comportent ; la scripta médiévale notait cet élément par le digraphe *-nh-* (*Andrenh*)⁴⁸, lequel correspondait effectivement au *n* palatalisé ou mouillé ([ɲ] de l'alphabet phonétique international : API), réalisation phonétique qui a persisté jusqu'à notre époque. Il s'agit effectivement de ce suffixe dont P. Bec et moi-même avons autrefois montré qu'il n'avait rien de germanique quant à son origine, qu'il ne pouvait procéder que d'un prototype *-nm-* et que cela nous ramenait effectivement loin en arrière dans l'histoire des configurations linguistiques de l'Aquitaine, c'est-à-dire à l'époque prélatine. Les données de l'histoire de la langue basque que nous avons utilisées pour notre démonstration venaient à l'appui de notre démonstration⁴⁹. G. Rohlfs, qui au départ avait lui-même opiné en faveur de la filiation germanique de l'élément suffixal *-ein*, après avoir pris connaissance des contributions de Bec et de moi-même, avait fait part sans la moindre réticence de son accord avec notre point de vue, déclarant : "Ich kann mich dieser Auffassung anschliessen". Quant au *-r* d'*Andrein*, il va en être parlé plus loin, précisément à propos d'*Andrest*.

Que l'élément final de la forme *Andrest* soit de provenance aquitaine ne saurait faire de doute : le *s* suffixes *-est* et *-ost* appartiennent à un paradigme fondé sur la variabilité de la voyelle - existent également *-ust* et *-ist* : tous sont présents dans la couche onomastique prélatine de la région considérée. Pour ce qui est du radical proprement dit, peut-on vraiment s'en remettre à l'anthroponyme aquitain *Andere* ? Ce dernier pourrait aussi être présent dans *Andereni*, *Anderes*, *Andreconni*, *Anderitia*, *Andereseni*, *Anderexo*, *Anderexo*⁵⁰, tous attestés par les épigraphes. La forme *Andere* des inscriptions aquitaines est d'une manière certaine un nom de femme, comme le sont les dérivés que l'on vient de

48- La graphie *-nh* en finale de forme est très souvent attestée dans la scripta médiévale.

49- Bec 1957, 218-255 ; Ravier 1963 ; Anderson 1963.

50- Respect. Gor.E 19 (*CIL*, 169), 20 (187), 21 (343), 23 (23), 24 (324).

citer : c'est d'ailleurs cette similitude de genre qui montre l'appartenance à une même base. De plus, dans les documents médiévaux qui perpétuent *Andere* ne laissent aucun doute possible quant au genre :

"En los cartularios medievales navarros, riojanos y ultrapirenaicos aparece el nombre proprio *Andere* siempre aplicado a mujeres : Leire, a. 1085 'Ego *Andere* Auria Acenariz... ego supradicta *Andere* Auria Acenariz de Lizassoain'..."⁵¹.

On sait que le *Andere* aquitain a été rapproché du nom commun basque *andere*, *andre* "femme" et par extension "dame, madame" en bas-navarrais, si bien que la mention ci-dessus peut être rendue "Moi dame ou madame Auréa Acenariz... moi la susdite dame Auréa Acenariz de Lizassoain", le vocable qui nous occupe fonctionnant pleinement comme honorifique. Il est intéressant de s'en rapporter à ce propos à un fait signalé par Uhlenbeck et que Gorrochategui évoque comme suit :

"C.C. Uhlenbeck ... advierte que hasta 1700 no aparece documentado *emakume* "mujer", siendo normal y usual con este significado : [vasco] occ. *andra*, *andre*, *andere* y *ematze*"⁵².

Cette observation joue évidemment en faveur de "l'archaïsme" du terme en question. Quant à savoir si son radical est bien celui d'*Andrest*, la chose n'est pas à exclure a priori, de telle façon que le nom de la localité bigourdane représenterait ou pourrait représenter un *Andere* muni du suffixe *-est* : bref, une étymologie admissible, au moins formellement. Mais une difficulté surgit aussitôt. Pour ce qui est des théonymes prélatins, il est bien connu que plusieurs d'entre eux sont à l'origine de toponymes : il suffit de rappeler *Ilixo* (Luchon), *Bocco* (Boucou)⁵³, *Arte* (Ardet : probable), *Baeserte* (Basert), etc. En revanche et comme chacun sait, le processus est bien plus difficile à discerner en ce qui concerne les anthroponymes prélatins : *Andere* est du nombre et faut-il arrêter la recherche sur ce constat ? Je vais essayer de mon-

trer qu'il est peut-être possible de moduler la réponse et de le faire en se confiant à l'inférence.

J'ai rappelé plus haut l'existence du théonyme *Andos*⁵⁴, caractérisé par le recours au fameux suffixe aquitain *-os* qui a déjà fait l'objet d'études nombreuses⁵⁵ et qui continue à alimenter les débats entre spécialistes. Pourquoi ne pas imaginer qu'à côté de cet *Andos* abondamment attesté aurait existé ou pu exister une variante **Ander* – théonymique ou anthroponymique –, formée à l'aide d'un autre suffixe de l'aire aquitaine, lui aussi bien représenté et d'origine prélatine *-er* ?⁵⁶ Ce dernier est aussi arrivé jusqu'à nous, repérable grâce à la toponymie, ainsi que le montre parmi d'autres le nom de la localité bigourdane *Viskèr* [bis'kær] (H^{tes}-Pyr, canton d'Ossun) : ce toponyme, de surcroît, est bâti sur un radical dont l'euskarité est indiscutable et a conservé un *-r* final sensible⁵⁷. Donc, à un moment donné, le suffixe *-est* a pu très bien rejoindre l'**Ander* que je me hasarde à postuler et dans l'**Anderest* ainsi formé, la dissimilation plus haut évoquée se produisant, la chaîne diachronique aurait abouti à *Andrest*. À partir d'**Ander*, l'*Andrein* béarnais aurait pu également connaître le même type de cheminement que celui qui vient d'être envisagé pour la localité bigourdane.

J'évoquerai pour terminer sur ce point une troisième possibilité qui nous oblige elle aussi à nous plonger dans l'aquitainité profonde et les traces qu'elle a laissées dans la romanité. Pour cela, je reviendrai à la forme *Annereni*, déjà citée, variante de *Andereni* : on observe que dans la première le groupe *-nd-* s'est résolu en *-nn-*. Ainsi que l'avait déjà remarqué Lizop, 1, 117), le digraphe *-nn-* transcrit sans aucun doute une assimilation de contiguïté, que l'on retrouve d'ailleurs dans d'autres formes aquitaines, par ex. [a] *NNOSS* [us]⁵⁸ face à *ANDOSSUS*⁵⁹. Cette tendance phonétique se retrouve en gascon (cf.

51- Gor.E 128.

52- Comme la note précédente.

53- Considéré comme gaulois par Lacroix 2007, 130, 134, 136. Le rattachement au celtique n'est pas entièrement convaincant en raison de la finale *-o* qui semble être un suffixe en fait non indoeuropéen : voir Vallejo Ruiz 2004, 144-145.

54- Pour les latinisations en *Andosso* (datif) v. Gor.E 446, 447.

55- Notamment Séguy 1973, 218-222 ; Rohlf's 1970, 29-33 ; Michelena 1954, 442-443 ; Maurin *et al.* 1992, 82.

56- Gor.E : 445 (*CIL*, 15). Seymour de Ricci 1903, proposait pour "Deae ANDEI" de *CIL*, 15 une lecture *ANDER*, suivi en cela par Whagtmough ; Gor.E : 445 : "La última letra nos es muy segura".

57- J'ai déjà évoqué supra la question ; voir aussi ma contribution aux *Symbolae Mitxelena oblate*.

58- Gor. E : 52 (*CIL*, 199).

59- Gor. E : 37 (*CIL*, 124). Cf. dans la toponymie béarnaise *Anos* [a'nɔs] (Pyr. Atl., canton de Morlâas) qui pourrait être mis en rapport avec *Andos*.

LANDA > *lana* “lande” [ˈlano/a], SPONDA > *espona* “talus” [esˈpuna/o], si bien que, sans verser dans un recours excessif à la théorie du substrat, on peut admettre qu’elle a été légué par l’aquitain à l’idiome roman. Ce point de vue était toutefois mis en doute par Rohlfs pensait qu’il s’agissait “certainement d’un phénomène roman qui ne semble pas remonter beaucoup au-delà du XI^e siècle⁶⁰”.

À la lumière des données que je viens d’alléguer, supposons que la base *and-*, de laquelle mon propos est parti, ait connu, sur le modèle d’*Anmereni*, une variante *ann-* et que celle-ci ait été munie du suffixe *-er* (cf. *Visker*) + *-est* : ce qui aurait donné **annerest* avec *-nn-*, le digraphe *-nn-* représentant une géminée d’articulation forte dont la présence est constatée dans d’autres noms aquitains, notamment entre graphèmes vocaliques – cf. *Hanna*, *Hannabi*, *Hannac*, *Hannas*, *Hannaxus*, *Tautinni*, etc.⁶¹. Dans notre **annerest*, il n’est donc pas illogique de penser que son deuxième *e* aurait ici aussi dissimilé le premier (voir supra **anderest* > *Andrest*), ce qui amène à postuler une phase **annrest* : à ce stade, la réalisation du groupe *-nnr-*, du fait de la suite immédiate de deux phonèmes apico-alvéolaires-dentaux, ne pouvait que se traduire par une surcharge de la tension articulatoire dans la partie antérieure de la cavité buccale telle qu’un allègement devenait nécessaire, problème que venait à point nommé résoudre l’épenthèse de *-d-* entre *-nn-* et *-r-*, d’où *Andrest*, à l’évidence d’une prononciation plus aisée.

POUR CONCLURE

Que l’on me permette de me rapprocher encore une fois de l’ibère et de prendre en considération le dossier d’une forme dont l’étude est très éclairante du point de vue méthodologique autant qu’elle est susceptible de nous donner à penser sur le plan comparatif pour l’aquitain lui-même : il s’agit de *antalskar*. Mais pour y voir clair, il vaut mieux reproduire ici dans sa totalité le *monumentum* concerné (pierre tombale) tel qu’Untermann l’a publié⁶² à partir de la publication qu’en avait autrefois faite Hübner⁶³ :

60- Rohlfs 1970, 155-156, § 471.

61- Gorr.E, *passim* et, en particulier, 375-376.

62- Untermann 1990, III, 2, C.18.5.

63- Hübner 1893, p. VI.

áretake atlnbelauř.antalskar FVLVIA.LINTEARIA

Tovar hésitait entre une lecture *andacascar* et *andalsla* pour l’élément *antalskar*⁶⁴ de la deuxième ligne (𐌱𐌴𐌿𐌻𐌶𐌿𐌹𐌹 dans l’original ibérique tel que l’avait publié Hübner : la pierre était déjà perdue à son époque et il ne la connaissait donc que par des sources indirectes).

Une traduction, aussi vraisemblable qu’acceptable compte tenu du peu que l’on sait des caractéristiques linguistiques de l’ibère, a été proposée de ce texte, du moins de ces deux premières lignes : “Ici se trouve (repose) / le fils d’Adin (ou bien *Atinbelauř*) .*antalskar* / FVLVIA.LINTEARIA”. Mais l’analyse de la troisième ligne a une histoire plutôt mouvementée. On a d’abord vu dans *lintearia* la traduction latine pure et simple de *antalskar* et on a voulu justifier ce signifié “lingère” du vocable ibère en faisant appel au basque *antolatu* “raccomoder, réparer, arranger” : il faut bien reconnaître que ce rapprochement *anta-* / *anto-* n’est que d’un poids très relatif du point de vue étymologique. Untermann récuse d’ailleurs de manière formelle l’équivalence *antalskar* / *lintearia* ; après avoir indiqué qu’à son avis la dénommée *Fulvia* était peut-être une affranchie qui aurait utilisé le mot désignant sa profession en guise de *cognomen*, il écrit :

“Es ist weder sachlich noch sprachlich annehmbar, in der letzten Zeile die lat. Übersetzung der vorletzten zu sehen.” (Il n’est ni conforme aux faits ni linguistiquement acceptable de voir dans la dernière ligne la traduction en latin de l’avant-dernière)⁶⁵.

Finalement, l’inscription tombale porte deux noms distincts, celui du dédicataire, le mort (*Atinbelauř Antalskar*) et celui de la dédicante (*Fulvia Lintearia*) : on ne peut en dire davantage.

64- Au sujet de la transcription du début de la forme, soit *anda-* vs *anta-* : cette différence est due au fait que l’alphabet ibérique ne note pas dans ses graphèmes syllabiques la différence entre consonne sourde et sonore, si bien que le second caractère du nom, 𐌶, peut être lu aussi bien *da* que *ta*.

65- Suivent les noms des auteurs qui avaient proposé l’équivalence susdite : Bähr, Giacomino, alors que Caro Baroja s’était déclaré contre. Tovar signale le fait, mais ne se prononce pas sur le problème de sa véracité.

Dans tous les cas et comme on le voit d'après l'exemple qui vient d'être pris, dès que l'on s'occupe d'une *Trümersprache* (langue-ruine), les problèmes sont toujours les mêmes : lecture des sources, établissement des textes, absence de données sémantiques, opacité des faits grammaticaux, etc. La rigueur donc s'impose à chaque moment et celle-ci tient pour une bonne part à des vérifications ou contre-vérifications dans lesquelles la logique du raisonnement ne doit jamais être abandonnée ; et bien sûr, à ces prescriptions s'ajoute le respect de la donnée historique : Untermann, même s'il n'est pas en mesure d'apporter une preuve définitive (le recours sous sa plume à l'adverbe *vielleicht*, à la forme verbale *scheint* est à cet égard caractéristique), propose en ce qui concerne le nom de notre *Fulvia Lintearia* une piste absolument conforme aux modes de vie

que la romanité avait apportés dans l'*Iberia*. Et toujours en arrière-plan, la question des *interpretationes* qui ne se pose pas seulement pour les théonymes : le destin onomastique de *Fulvia Lintearia* s'inscrit lui aussi dans le même contexte. Ne ménageons donc pas nos forces, mais sachons qu'en ces matières nous œuvrons dans le relatif ou que nous sommes aux prises avec ce qui est occulté : c'est en cela que le linguiste est aussi un sondeur, à sa manière un "archéologue". Autrement dit et pour reprendre une idée contenue dans la citation de Pindare dont Paul Valéry avait fait l'épigraphe de son *Cimetière marin*, nous devons sans cesse nous mesurer au champ du possible et nous efforcer de l'épuiser, le seul moyen de laisser sa place au rêve que tout investigateur porte ou devrait porter en lui.

Bibliographie

- Alvar, M. (1953) : *El dialecto aragonés*, Madrid.
- Anderson, L. (1963) : "Le suffixe *-ain (-ein)* dans la toponymie pyrénéenne" *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de los Amigos del País*, 19, cahier 4.
- Aymard, R. (1996) : *Dictionnaire des noms de lieux des Hautes-Pyrénées*, Uzès.
- Bec, P. (1957) : "La palatalisation de l'*n* final dental et les toponymes en *-ein* dans les parlers gascons du Castillonnais", in : *Actes du 1^{er} Congrès international de Langue et Littérature du Midi de la France*, Avignon, 218-225.
- Gorrochategui Churrua, J. (1984) : *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, Argitarapen Zerbitzua Euskal Herriko Unibertsitatea / Servicio editorial Universidad del País Vasco, colaboración Universidad de Salamanca.
- Hübner, E. (1893) : *Monumenta Linguae Ibericae*, Berlin.
- Hubschmid J. (1961) : "Substratprobleme", tirage spécial de *Vox Romanica*, 19 (1960).
- Labrousse, M. (1949) : "Un sanctuaire rupestre gallo-romain dans les Pyrénées", *Revue Archéologique : Mélanges Charles Picard*, II, 481-521.
- Lacroix, J. (2007) : *Les noms d'origine gauloise. La Gaule des dieux*, Paris.
- Maurin, L., J.-P. Bost, J.-M. Roddaz, éd. (1992) : *Les racines de l'Aquitaine*, Toulouse.
- Michelena, L. (1954) : "De onomastica aquitana", *Pirineos*, 10, 409-458.
- Palomar-Lapesa, M. (1960) : "Antroponimia prerromana", in : *Enciclopedia lingüística hispánica*, I, 1960, Madrid, 347-387.
- Ravier, X. (1985) : "Toponymes gascons en *r* final sensible. Un fait de substrat aquitano-pyrénéen", *Symbolae Ludovico Mitxelena oblatae*, Vitoria / Gasteiz, pars prior, 741-752.
- (1986) : *Le récit mythologique en Haute-Bigorre*, Paris/Aix-en-Provence.
- (1963) : "Le suffixe toponymique *-un*. Le problème de ses relations avec d'autres suffixes à caractéristique nasale de l'Ibéro-Aquitaine", *Via Domitia*, X, 57-86.
- Ricci, S. de (1903) : "Notes d'onomastique pyrénéenne", *Revue celtique*, 24, 71-83.
- Rohlf, G. (1970) : *Le Gascon. Études de philologie pyrénéenne*, Tübingen / Pau, (2^e éd.).
- Séguy, J. (1973) : *Atlas linguistique de la Gascogne*, VI, Paris.
- Tovar, A. (1951) : "Léxico de las inscripciones ibéricas (celtibérico e ibérico)", in : *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, II, Madrid, 273-323.
- Uhlenbeck, C. C. (1948) : "Las palabras vascas para designar mujer", *Eusko-Jakintza*, II, 1948, 623-631.
- Untermann, J. (1990) : *Monumenta Linguarum Hispanicarum*, III, *Die iberischen Inschriften aus Spanien*, Wiesbaden.

Vallejo Ruiz, J. M. (2004) : "La flexión indoeuropea en *-o(n)* ; algunos datos onomásticos galos e hispanos", *Aquitania*, 20, 133-148.

Villar, F. (2000) : *Indoeuropeos y no Indoeuropeos en la Hispania prerromana*, Salamanca.

Villar, F. et Bl. M.^a Prósper (2005) : *Vascos, celtas e indoeuropeos. Genes y lenguas*, Salamanca.

Whagtmough, J. (1970) : *The Dialects of Ancient Gaul*, Cambridge, Massachusetts.